



LES FEMMES DE LA STATION

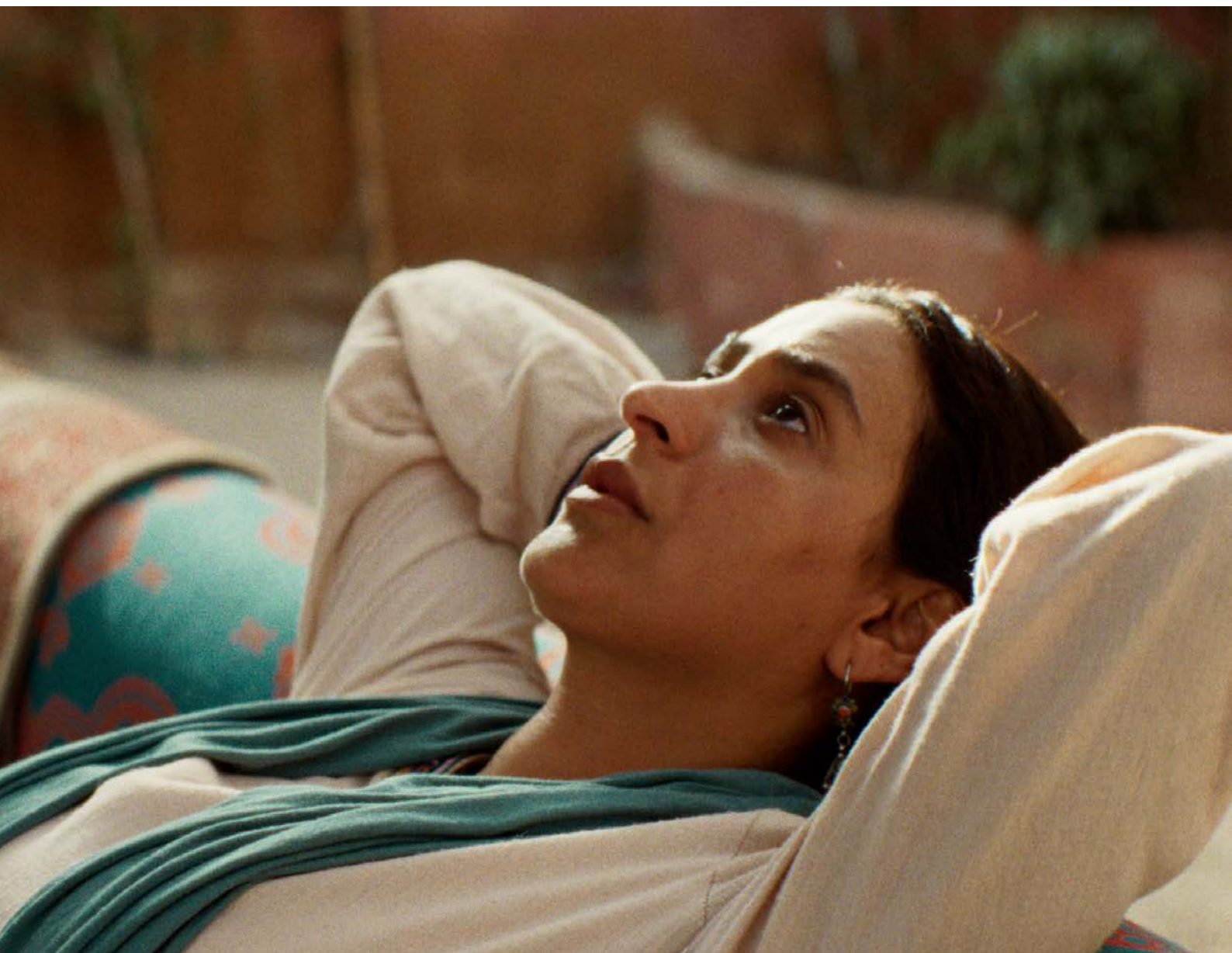
UN FILM DE SARA ISHAQ



65^e SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2026



65^e SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2026



LES FEMMES DE LA STATION

UN FILM DE **SARA ISHAQ**

AL MAHATTAH | 2026 | YÉMEN/JORDANIE/FRANCE/PAYS-BAS/ALLEMAGNE/NORVÈGE/QATAR
DRAME | VOST | COULEUR | 112 MIN

AU CINÉMA LE 17 MARS 2027



DISTRIBUTION FRANCE
ARIZONA DISTRIBUTION
contact@arizonadistribution.fr
09 54 52 55 72

RELATIONS PRESSE

Claire VIROULAUD
claireviroulaudpresse@gmail.com
+ 33 6 87 55 86 07

INFOS ET MATERIEL DE PRESSE DISPONIBLES : WWW.ARIZONADISTRIBUTION.FR



SYNOPSIS

Au Yémen, Loyal gère une station-service exclusivement réservée aux femmes, un havre de paix dans un pays déchiré par la guerre. Les règles y sont simples : pas d'hommes, pas d'armes, pas de politique. Quand son tout jeune frère est mobilisé, Loyal doit renouer avec sa sœur. Ensemble, elles n'ont que quelques heures pour le sauver.

ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE

Les femmes de la station est tiré de votre vécu à Sanaa en 2015. Qu'est-ce que la fiction vous a permis d'exprimer plus librement – ou différemment – qu'un récit autobiographique direct ?

Je ne souhaitais pas faire un film autobiographique. Je suis entourée de tant de personnes moins bien loties que moi que focaliser un film sur mon vécu m'aurait semblé futile et nombriliste.

L'autre raison est que ça faisait des années que j'expliquais la guerre, son contexte et ses enjeux politiques dans des œuvres documentaires. Je n'avais pas la force de réaliser un énième film sur la brutalité de la guerre dont tout le monde se ficherait ! La fiction m'a permis de me libérer de cette obligation d'analyse pour tout simplement m'immerger dans une histoire. La guerre est si complexe et touche tellement de sujets, que tenter de l'expliquer tout en racontant une histoire humaine, c'était courir le risque de simplifier à outrance. Alors j'ai pris le parti de la reléguer à l'arrière-plan - on l'entend, mais on ne la voit jamais – pour me concentrer sur le « pourquoi » et sur le « qui ». La fiction m'a permis de mêler les dix ans de rencontres, d'expériences et de questions que je portais en moi à une narration dont le lieu et l'époque n'avait nul besoin d'être spécifiés, pour mieux me concentrer sur la vérité émotionnelle de cette histoire.

Les règles de la station-service sont simples : ni hommes, ni armes, ni politique. Vous êtes-vous fixé des règles similaires en écrivant le film ? Ces règles n'ont pas été un choix dogmatique. Elles sont arrivées naturellement au cours de l'écriture. Nous souhaitions montrer des vies de femmes qui sont si souvent les héroïnes de l'ombre en temps de guerre. Mettre en lumière leurs relations sociales, les choix difficiles et les sacrifices de vie qu'elles font pour leurs proches et l'avenir de ces derniers. L'écriture de ce film a pris plusieurs années et, durant cette période, certains éléments ont graduellement perdu l'importance qu'on leur avait attribuée au début. Même si « ni hommes, ni armes, ni politique » établit les règles de ce microcosme, il n'en reste pas moins que le patriarcat, la guerre et le pouvoir de division de la politique sont constamment en jeu. Ils influencent quotidiennement ces femmes en modelant leurs vies et leurs décisions et, au bout du compte, déterminent leur destin. Ces trois éléments étaient déjà si profondément ancrés dans l'ADN de l'histoire que les montrer de manière frontale ne semblait pas nécessaire. Le simple fait d'édicter la règle « ni hommes, ni armes, ni politique » suffisait à indiquer que ces éléments sont omniprésents, même quand ils ne sont pas visuellement représentés.

Layal et Shams semblent personnifier deux parcours de vie féminins bien distincts. Selon vous, sont-elles également porteuses d'une dimension symbolique ?

Pour moi, ces deux personnages représentent deux approches différentes du même instinct de protection des gens qu'elles aiment. Layal, dont le prénom est dérivé du mot arabe signifiant « nuit », représente une énergie plus féminine, qui respire le calme, l'introspection et la sécurité. C'est une personne sensible qui représente la chaleur du foyer. Shams, dont le prénom signifie « soleil », représente une force plus extravertie, plus puissante. Elle irradie la chaleur, mais aussi la rudesse, à l'image du soleil qui, même s'il est source de vie, peut aussi causer ravages et brûlures. La tension entre elles est inhérente à leur différence fondamentale de nature, tels le Yin et le Yang, même si elles sont mues par le même objectif final.

Dans tout conflit, il existe des zones grises : l'arbitraire, l'improvisation, la corruption, les petits compromis, les tactiques de survie. Diriez-vous que ces dynamiques prennent une forme différente dans un environnement exclusivement féminin ?

Ces comportements sont tout à fait humains et je crois qu'ils prendraient la même forme, que l'environnement soit exclusivement masculin ou féminin. Je ne crois toutefois pas que les instincts et dynamiques les plus sombres disparaissent dans un environnement exclusivement féminin ; ils prennent simplement une forme différente. Ce qui diffère est peut-être la manière dont le pouvoir se négocie ; par exemple, par le chantage au sentiment plutôt que par la force, par le silence plutôt que par la confrontation ou par la trahison sous couvert de « protection ». J'ai essayé de montrer cet aspect dans ce film avec des personnages imparfaits, mais gentils, aimants et loyaux. J'ai aussi souhaité montrer que l'univers dans lequel ces femmes évoluent n'est aucunement matriarcal. Elles vivent dans une bulle imbriquée dans une structure patriarcale, ce qui signifie que les zones grises, les compromis et les tactiques de survies restent des réactions à cette même pression extérieure.

Dans l'une des scènes, Layal est au téléphone et dit à son interlocuteur qu'elle ne peut pas fournir de carburant, au moment où un avion – que l'on devine militaire – passe au-dessus de leurs têtes. Était-ce un heureux hasard de tournage ou un effet sonore délibéré ?

Chaque son du film est le fruit d'un choix réfléchi qui permet à la guerre d'être entendue – elle pénètre et perturbe constamment la quiétude de la station-service – mais elle n'est jamais vraiment vue. Cet aspect faisait partie de l'approche créative tout au long du film, depuis l'écriture du scénario jusqu'à la phase de post production.



Pouvez-vous nous parler des conditions de tournage et de l'atmosphère sur le plateau ? Comment ces réalités ont-elles influencé le film ?

Les conditions de tournage ont été extraordinaires, et je veux dire par là que nous n'avons pas toujours pu tout anticiper ni contrôler. L'un de nos plus gros défis logistiques a déjà été d'acheminer nos actrices yéménites jusqu'en Jordanie. Israël bombardait activement le Yémen, et plus particulièrement l'aéroport de Sanaa, dans les jours qui ont précédé le début du tournage. Parvenir à récupérer les comédiennes a tenu du miracle.

Et pourtant, malgré cela (ou à cause de cela ?), l'énergie sur le tournage était incroyablement positive. Avec les collines palestiniennes à portée de vue, comme un rappel constant d'un monde sur le point de s'effondrer, notre décor est devenu un sanctuaire pour les comédiennes





yéménites et notre équipe technique palestino- jordanienne. Tout le monde arrivait chaque matin avec le sourire, totalement investi dans le projet et respirant l'amour et la solidarité.

Nous avons terminé le tournage le 5 juin et, le 13 juin, Israël et l'Iran commençaient à s'échanger des missiles au-dessus de la Jordanie, menant à la fermeture de l'espace aérien jordanien et des routes qui desservaient notre lieu de tournage. Nous sommes conscients d'avoir eu une bonne étoile : chacune a pu rejoindre son foyer sans encombre et le film a pu se faire. Tout aurait pu basculer très vite.

Les performances des actrices sont incroyablement justes et naturelles. Les actrices étaient-elles des professionnelles confirmées, des talents émergents, ou un mélange des deux ? Quelle a été votre approche du casting ?

Mon équipe et moi avons publié un appel à casting sur internet et auditionné plus de 120 femmes yéménites vivant au Yémen et issues de la diaspora. Après avoir retenu un mélange d'actrices et d'amatrices vivant au Yémen, en Égypte et en Jordanie, nous avons organisé des ateliers intensifs au Caire durant plusieurs mois. Comme la plupart n'avaient jamais joué auparavant, j'ai axé les ateliers sur l'improvisation et le naturalisme. Le coach d'interprétation, Sondos Shabayek, m'avait aidée au préalable à définir la bonne approche pour dénicher et former les comédiennes. J'ai eu l'immense chance de trouver des femmes qui ont su naturellement donner vie à mes personnages, simplement en restant elles-mêmes.

Puisque je travaillais principalement avec des actrices non professionnelles, j'ai préféré ne pas leur confier le scénario. Je leur ai raconté l'histoire et les arcs narratifs de chacun des personnages, sans leur dire quel rôle elles joueraient, ni dévoiler la fin du film.



Le sens de la communauté parmi les femmes semble profondément naturel. Comment avez-vous travaillé avec les actrices pour construire cette énergie collective à l'écran ?

Durant plusieurs mois, nous avons donc organisé des ateliers d'improvisation, pratiqué le yoga et les techniques de respiration, et plus généralement passé du temps à apprendre, à connaître personnellement chacune des actrices. Réciproquement, elles ont appris à me connaître et à m'accorder leur confiance. Cette étape était essentielle, car chaque actrice du film a subi une forme de traumatisme en lien avec la guerre, et je tenais à ce que rien ne vienne réveiller ce traumatisme ou ne leur fasse éprouver une quelconque douleur. En apprenant à les connaître, j'ai pu leur attribuer les rôles qui leur correspondaient le mieux, et me positionner comme une personne de confiance plutôt que comme la simple « réalisatrice ». Quelques jours avant le début du tournage, les actrices ont appris quel rôle elles allaient interpréter. Chaque jour, je leur expliquais les scènes qu'elles allaient jouer, en langue arabe standard pour éviter le réflexe de mémorisation. Cette technique a permis de garder

les performances vivantes et authentiques, avec un élément de surprise omniprésent. Je pense que la confiance et l'intimité qui régnaient sur le tournage étaient la conséquence directe des mois consacrés à travailler ensemble et à créer du lien.

De nombreux spectateurs vont découvrir un visage du Yémen que l'on voit rarement à l'écran : facétieux, vif, collectif et plein de vie. Était-ce important pour vous ?

Totalement essentiel. Parce que les Yéménites sont comme cela. Les personnages de mon film sont principalement interprétés par des non-actrices qui utilisent l'improvisation pour jouer une certaine version d'elles-mêmes. L'énergie, l'humour et la vivacité des personnages étaient déjà en elles. Les femmes yéménites, en particulier, sont rarement vues par le monde extérieur (car victimes de stéréotypes négatifs propagés dans les médias), mais elles sont partout : en ville ou dans les zones rurales et quel que soit leur statut, les femmes yéménites ont toujours tenu des rôles importants dans la société. Dans une société

conservatrice, certes, mais elles ont toujours eu une forte présence et sont des actrices incontournables de cette société. Plus de la moitié des étudiants du supérieur au Yémen sont des femmes, par exemple. Le passé du Yémen a été marqué par le règne de dix reines. Aujourd'hui, les femmes dirigent des entreprises, sont engagées en politique, s'occupent à la fois de leur foyer et des fermes et servent de médiatrices dans les conflits intertribaux. Ces femmes existent et ont toujours existé ; dans un monde plein de vie où les gens rient, se disputent, aiment et s'engagent. Quant à la joie et l'humour, il me tenait à cœur de montrer cet aspect de la société, car on pense souvent que la légèreté et la gravité sont incompatibles, et qu'un film sur la guerre et la survie se doit d'être sombre

pour être pris au sérieux. Mais je vous assure que les gens vivent vraiment comme cela. Mon expérience personnelle m'a montré que, plus la situation était grave, plus l'humour était nécessaire pour ne pas succomber à la folie, pour s'accrocher aux petits instants de joie qui rappellent qu'on est encore en vie. Les femmes de ce film ont recours à l'humour pour tenir, pour résister, pour garder leur dignité quand tout autour d'elles s'effondre. Enlever cela pour faire un film grave et sérieux n'aurait pas été fidèle à la réalité de leur quotidien.

J'espère que le public yéménite se sentira vu et reconnu. Et j'espère que le film saura accueillir tous les autres publics.



BIOGRAPHIE DE LA RÉALISATRICE

Sara Ishaq est une cinéaste yéménite-écossaise dont le court-métrage documentaire *Karama Has No Walls* (2012), réalisé durant son MFA à l'Edinburgh College of Art, a été nommé aux Oscars et aux BAFTA. Son second documentaire, *The Mulberry House* (2013), a été présenté à l'IDFA. Depuis 2015, elle forme des cinéastes au Yémen et, depuis 2022, dirige la International Coalition for Filmmakers at Risk à Amsterdam. *Les femmes de la station* est son premier long-métrage.



FILMOGRAPHIE

- 2026 | **Les femmes de la station** (long-métrage de fiction)
- 2013 | **The Mulberry House** (documentaire)
- 2012 | **Karama Has No Walls** (court-métrage documentaire)
nommé aux Oscars et aux BAFTA

ÉQUIPE TECHNIQUE

Réalisation	Sara ISHAQ
Scénario	Sara ISHAQ Nadia ELIEWAT
Image	Amine BERRADA (AFC)
Montage	Romain NAMURA
Musique	Tessa Rose JACKSON Darius TIMMER
Décors	Nasser ZOUBI
Son	Tarek Abu GHOSH Jan SCHERMERS
Costumes	Zeina SOUFAN
Maquillage/coiffure	Farah JADAANE
Produit par	Nadia ELIEWAT
Producteurs	Nicolas LEPRETRE Fred BURLE Sol BONDY
Co-Producteurs	Koji NELISSEN Derk-Jan WARRINK Ingrid LILL HØGTUN Rula NASSER
Producteur exécutif	Shivani PANDYA MALHOTRA Sangeeta DESAI Ivan SAMOKHVALOV Alexander TSEKALO Gavriil GORDEEV Sergey SHISHKIN Sata CISSOKHO Alexandre MOREAU Jon KILIK Mohamed SIAM
Produit par	SCREEN PROJECT (A TA FILMS COMPANY) GEORGES FILMS ONE TWO FILMS KEPLERFILM BARENTSFILM
En Co-Production avec	SETARA FILMS THE IMAGINARIUM FILMS ZDF DAS KLEINE FERNSEHSPIEL ARTE
En association avec :	KALAMATA FILM et OKKO, RAXICON PRIVATE CAPITAL ADVISORY, PARADISE CITY SALES, FILM CLINIC INDIE DISTRIBUTION, SIAM FILMS

ÉQUIPE ARTISTIQUE

LAYAL	Manal AL-MULAIKI
SHAMS	Abeer MOHAMMED
LAITH	Rashad KHALED
AHMAD	Saleh AL-MARSHAHI
JAMILA	Fariha HASSAN



WWW.ARIZONADISTRIBUTION.FR